

Entretien réalisé avec Johann Milh à l'occasion de l'exposition « Violet de France » à BAM projects. L'exposition présente un ensemble d'œuvres récentes réalisées à l'issue de sa résidence artistique en Inde début 2019.

GLORIEUSES DESOLATIONS

Combien de temps a duré ton séjour en Inde ?

Six semaines. De mi-décembre à mi-février.

C'était où exactement ?

Au sud du pays. À Hyderabad, la capitale de l'État du Télंगाana.

Une ville importante ?

Par sa population, c'est la sixième ville d'Inde avec 10 millions d'habitants. Elle est très active sur les industries de pointe. Après Bangalore, c'est l'autre Silicon Valley indienne, mais ça reste l'Inde, chaotique et anarchique avec des routes défoncées, pas de trottoir, ni vraiment de transport en commun. On l'appelle aussi la cité des perles.

Pour quelle raison ?

Jusqu'au 18^{ème} siècle, l'Inde était le principal producteur de diamants au monde. L'un des gisements principaux se situait au royaume de Golconde, à savoir sur l'emplacement de l'actuelle Hyderabad. L'opulence, le faste et la richesse de la ville se sont construits sur ces ressources naturelles. La plupart des monuments de cette époque-là sont d'ailleurs flanqués de dômes en facettes sculptées comme des diamants.

Tu as poussé cette piste diamantaire plus loin ?

En faisant des recherches, j'ai découvert que nombre de diamants mythiques avaient été extraits des mines de Golconde. Et notamment le diamant bleu de Louis XIV, aussi appelé Bleu de France, Violet de France [NDLR. en anglais : *French Blue*, d'où le nom actuel] ou Bleu de Tavernier, du nom du négociant français qui l'a rapporté d'Inde pour le vendre à Louis XIV. Volé en 1792 avec les Joyaux de la Couronne de France, on perd ensuite sa trace. Il ressurgit retaillé dans la collection d'un nouvel acquéreur, Thomas Hope, un banquier et mécène des Lumières qui en fera don aux Joyaux de la Couronne britannique. Baptisé dès lors le Hope, il est conservé aujourd'hui au National Museum of Natural History à Washington...

En fait, l'histoire du Violet de France est alimentée par tout un tas de récits fabuleux, d'événements historiques, de tragédies et de malédictions qui ont accablé ses différents propriétaires à commencer par la légende même du diamant qui veut que le voleur aurait subtilisé cette pierre sur une statue de la déesse Sitâ avant d'être frappé par la foudre.

Qu'est ce qui t'as intéressé dans l'odyssée de cet objet ?

L'idée que cette compression géologique voire astrale soit transformée en signe de distinction et de pouvoir... cette distance entre sa nature et sa fonction culturelle jalonnée par toutes ces péripéties qui en ont construit l'histoire et l'aura... Ça m'a beaucoup fasciné. En fait, pour moi, ça faisait écho à mes réflexions sur la peinture, sur l'exploitation de la nature et le rapport qu'on entretient avec les objets manufacturés.

C'est-à-dire ?

Entre le diamant et la peinture il y a un parallèle assez manifeste: celle d'un objet en transit qui circule. Pour la peinture : de l'atelier à la galerie, du centre d'art au musée, de l'artiste au spectateur, du galeriste au collectionneur. C'est un objet organique fait d'huile qui dépasse sa

simple matérialité. Un objet de projection, de fascination, d'identification par le biais duquel tout un chacun transporte son imaginaire... comme le fait le diamant.

Cette approche en miroir se décline dans les toiles que tu as réalisées ? Par exemple dans le portrait de Thomas Hope ?

Hope est un personnage assez ambivalent, un homme fortuné, mécène et humaniste qui porte le nom d'espoir mais qui a aussi fait l'acquisition de ce diamant de manière un peu louche. Mais plutôt que d'évoquer ces aspects de manière frontale, j'ai préféré les jeux de miroir. Le portrait que j'ai peint de Thomas Hope a en fait été exécuté d'après un buste. Peindre une sculpture, c'est une idée qui me plaît de la même manière que je peins cette gemme. Elle évoque Violet de France sans la représenter. C'est une pierre brute, un caillou, l'image d'un double, qui peut ressembler aussi bien à un chewing-gum qu'à un joyau astral ou à tout à fait autre chose. C'est à la fois une source de lumière dans le tableau et un objet qui prend la lumière. C'est un filtre, une surface, une profondeur, une présence fantomatique.

Un peu comme l'un de tes motifs récurrents, le palmier ?

Pour moi, le palmier fonctionne comme un logo, un symbole, quelque chose d'à la fois familier, fascinant et exotique... finalement un faux-semblant assez mystérieux. Ça ressemble à un arbre mais c'est une plante. Visuellement c'est très contemporain et pourtant c'est préhistorique. Structurellement, les feuilles simulent une sorte d'explosion qui retombe instantanément. J'aime cette dimension entre attraction et gravité, entre attirance et répulsion... une forme de glorieuse désolation en somme.

Enfin, ce qui t'intéresse, c'est te détacher de la source ?

Oui. Peindre ce que serait l'idée d'une palme par exemple plus que la palme en soi. Il y a une histoire qui nous échappe toujours, on ne peut jamais tout saisir dans sa globalité et ce n'est pas grave parce que la réalité embrasse toujours plus qu'on ne peut l'appréhender. Je m'amuse à combiner simultanément différentes typologies, je fais rencontrer sur la toile différents sujets, issus de ma propre histoire ou de l'histoire collective... Ces éléments se côtoient, sont présents sans être visibles. On les pressent. Il faut se fier à son intuition, car il n'y a pas de message, juste l'envie d'offrir des espaces de projection personnels. Si je n'ai pas pratiqué le design graphique que j'ai étudié pendant un certain temps, c'est justement pour échapper à l'autorité des images construites.

Propos recueillis par Anna Maisonneuve

Interview with Johann Milh on the occasion of his exhibition “Violet de France” at BAM projects, presenting an ensemble of recent works created following his artistic residency in India at the beginning of 2019.

GLORIOUS DESOLATION

How long was your stay in India?

Six weeks. From mid-December to mid-February.

Where was it exactly?

In the South of the country. In Hyderabad, the capital of the State of Telangana.

An important city?

By its population, it is the sixth largest city in India with 10 million inhabitants. It is very active in the high-tech industry. After Bangalore, it is the other Indian Silicon Valley, but it remains India, chaotic and anarchic with battered roads, no pavements, no real system of transportation. It is also called the City of Pearls.

Why is that?

Until the eighteenth century, India was the main diamond producer in the world. One of its main deposits was in the Golconda Sultanate, on Hyderabad’s current location. The opulence, pomp and wealth of the city were built on these natural resources. Most of the monuments from this era have domes with facets sculpted like diamonds.

Did you look into this diamond aspect further?

When doing research, I discovered that many mythical diamonds had been extracted from the Golconda mines. Namely Louis XIV’s blue diamond, also called French Blue, French Violet [*Violet de France* is the title of the exhibition] or Tavernier Blue, from the name of the French merchant who brought it back from India to sell it to Louis XIV. Stolen in 1792 with the French Crown Jewels, we then lose its trace. It appears again resized in the collection of a new owner, Thomas Hope, a banker and Enlightenment patron who donated it to the British Crown Jewels. Christened from then on the Hope, it is today in the National Museum of Natural History in Washington...

Actually, the story of Violet de France is fuelled by all sorts of fabulous stories, historical events, tragedies and curses that oppressed its different owners, starting with the legend of the diamond itself that states that the thief stole the rock on the statue of the Goddess Sitâ before being hit by lightning.

What interested you in the odyssey of this object?

The idea that this geological, almost astral compression was transformed into a sign of distinction and power... this distance between its nature and its cultural function, punctuated with all these incidents that have built its history and aura... It fascinated me. Actually, for me, it echoed my thoughts on painting, on the use of nature and the link we have with manufactured objects.

Can you develop?

Between diamonds and painting, there is an obvious parallel: an object in transit that circulates. For painting: from the workshop to the gallery, from the art centre to the museum, from the artist to the spectator, from the gallery manager to the collector. It is an organic object made of oil that goes beyond its own materiality. An object of projection, of fascination,

of identification through which each and every one of us carries our imagination... as does the diamond.

Do you develop this mirror approach in the canvases you have created? For example, with the portrait of Thomas Hope?

Hope is an ambivalent character, a wealthy man, a patron and a humanist who bears the name hope, but who also purchased this diamond in a rather shady way. Rather than bringing up these aspects in a direct manner, I prefer using mirrors. The portrait I painted of Thomas Hope was done using a bust. To paint a sculpture is an idea that I liked, just as when I paint this gem. It recalls Violet de France without representing it. It is a natural rock, a stone, the image of a double, that can look like a chewing-gum as well as an astral jewel or something completely different. It is a source of light in the canvas, as well as being an object that absorbs the light. It is a filter, a surface, a depth, a phantom-like presence.

Like one of your recurring motifs, the palm tree?

For me, the palm tree acts as a logo, a symbol, something that is at once familiar, fascinating and exotic... it is actually quite a mysterious subterfuge. It looks like a tree but it is a plant. Visually, it is very contemporary, yet it is prehistoric. Structurally speaking, the leaves simulate a sort of explosion that falls instantly. I like this dimension between attraction and gravity, between fascination and repulsion... a sort of glorious desolation in short.

What actually interests you is detaching yourself from the source?

Yes. Painting what would be the idea of a palm leaf for example, rather than the palm leaf itself. There is always a story that escapes us, one can never grasp it in its entirety and it doesn't matter because reality always embraces us more than we can apprehend it. I like to simultaneously combine different typologies; I make different subjects meet on the canvas that come from my own story or the collective story... These elements rub shoulders, are present without being visible. We feel them. We have to trust our intuition, because there isn't a message, just the desire to create spaces of personal projection. I haven't practiced graphic design that I studied for a while, because I want to escape from the authority of constructed images.

Interview by Anna Maisonneuve